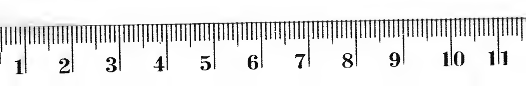
BENJAMIN DELESSERT.



PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON FRÈRES
RUE DE VAUGIRARD, 36.

BENJAMIN DELESSERT.

ÉLOGE

QUI A REMPORTÉ LE PRIX FONDÉ PAR M. MATHIEU BONAFOUS,
ET CONFIÉ AU JUGEMENT DE L'ACADÉMIE DE LYON.

(CONCOURS DE 1849.)

PAR PAUL-ANTOINE CAP.

PARIS
PLON FRÈRES, IMPRIMEURS-LIBRAIRES
RUE DE VAUGIRARD, 36

1850

Utilis et bellorum et pacis rebus agendis.

Juven., sat. xiv.

BENJAMIN DELESSERT.

. . . . Le récit de ses bonnes œuvres est la seule louange qui soit digne de lui.

M. d'Argout.

Que la reconnaissance nationale décerne des honneurs publics aux hommes qui ont bien mérité de la patrie, qui l'ont sauvée de grands périls, qui ont élevé sa dignité par des actions d'éclat ou par de hautes vertus civiques; que des statues, des monuments splendides perpétuent dans nos cités des noms en possession d'une grande renommée, c'est le devoir des nations jalouses de leur propre gloire, car l'exemple de l'héroisme fait naître des héros, et l'enthousiasme qu'inspire une grande action donne la force et le courage de l'imiter. D'autres honneurs attendent ceux qui, dans une sphère moins brillante, ont servi la patrie

avec dévouement et fermeté, qui ont travaillé au développement de la civilisation, au soulagement des classes populaires, qui ont prodigué les secours, les bienfaits, propagé les bons enseignements et donné l'exemple d'une vie honorable et pure. Loin d'eux la pompe des monuments; une modeste pierre redit leurs vertus et leurs actes; leurs noms ne sont pas entourés de fastueux trophées, mais ils sont inscrits au frontispice de l'asile du pauvre, qui ne les prononce qu'avec reconnaissance et respect : Belzunce et Vincent de Paul, Turgot et Franklin, Bailly, Malesherbes, Parmentier, Monthyon, Larochefoucault-Liancourt ! ... liste vénérable, à laquelle la mort vient d'ajouter un nom de plus, celui de Benjamin Delessert.

Si l'élan spontané d'une âme héroïque élève quelquefois, d'un seul bond, de l'obscurité à la gloire, on prélude de plus loin aux vertus sociales; parce que la pensée qui y préside germe, se développe en secret, et que ses fruits mûrissent avec lenteur. C'est surtout dans les enseignements, dans les exemples de la famille que les vertus de cet ordre puisent leur noble origine : heureux le fils qui, dans le souvenir de ses parents, trouve le modèle et l'inspiration de ses actes généreux !

Étienne Delessert, père de Benjamin, était le rejeton d'une famille jadis frappée par la révocation de l'édit de Nantes. Négociant habile, esprit entreprenant et hardi, il avait élevé à Lyon, sa ville natale, une maison de commerce qui y tenait l'un des pre-

miers rangs. En 1774, il vint s'établir à Paris, où il se fit bientôt distinguer par des vues nouvelles sur les questions commerciales, et où il ne tarda pas à jouir d'une considération fondée sur une loyauté parfaite, comme sur une supériorité incontestable de lumières et de talents. En 1782, pendant la guerre d'Amérique, une crise funeste ayant atteint l'industrie parisienne, le ministère s'adressa à Étienne Delessert, et mit à sa disposition des fonds considérables pour la soulager. L'habile négociant, au lieu de les employer en secours, distribua des capitaux aux fabricants et leur fit de nombreuses commandes. Les ateliers se rouvrirent, le travail reparut, et la prospérité qui en fut la conséquence permit bientôt de restituer au trésor les avances qui en étaient la source.

Plus tard, et à travers les phases d'une période orageuse, Étienne Delessert rendit à l'industrie et au crédit public des services signalés. Ce fut lui qui provoqua la création de la caisse d'escompte, dont il fut aussitôt nommé l'un des administrateurs. Il organisa en France la première compagnie d'assurance contre l'incendie. A peine échappé aux proscriptions de 1793, il voua de nouveau à la patrie son zèle et sa haute intelligence. Après le 18 brumaire, il fut l'un des premiers à offrir ses services au Premier Consul et à ranimer par son exemple le crédit public. Plus tard, il contribua, par l'importation des mérinos d'Espagne, à l'amélioration de l'industrie des laines. Enfin, retiré des affaires, il inventa plusieurs machines, perfectionna les méthodes pratiques d'agricul-

ture et fonda à ses frais deux écoles publiques pour les classes pauvres, institutions qui, pieusement conservées par sa famille, subsistent et prospèrent encore aujourd'hui.

Mais, s'il est vrai qu'au sang paternel on puise ordinairement l'énergie, la vigueur de l'esprit et les vertus viriles, c'est aussi le plus souvent à sa mère que le philanthrope, le poëte, l'artiste, l'homme religieux doit le germe des vertus sociales, comme de ces belles facultés qui procèdent d'une âme tendre, expansive et sympathique. La mère de M. Delessert, pour qui Jean-Jacques Rousseau écrivit plus tard ses *Lettres sur la botanique*, était aussi distinguée par son esprit que par l'élévation de ses sentiments, et s'appliqua à développer chez ses nombreux enfants les qualités et les vertus qui la distinguaient elle-même. Madame Delessert avait un goût prononcé pour l'étude, pour les arts, pour la poésie. Son salon était le rendez-vous de tous les étrangers de distinction. Benjamin, encore enfant, s'y faisait remarquer par la vivacité de son intelligence et par une mémoire prodigieuse. Il eut occasion d'y voir Benjamin Franklin, avec qui, par le caractère, l'activité et le tour ingénieux de l'esprit, il eut par la suite tant de points de ressemblance. Mais, dans ce salon distingué, il était aussi fort souvent question de bonnes œuvres, et les actions qui partent du cœur n'y étaient pas moins appréciées que les productions de l'esprit. — Tels furent les parents de M. Delessert : est-il besoin de chercher ailleurs que dans une telle ori-

gine la source de son caractère, de ses goûts et de ses nobles instincts?

Sa naissance avait précédé la translation de sa famille à Paris. Il était né à Lyon, le 14 février 1773. Encore adolescent, son esprit se tourna vers l'étude des sciences. Il y fut entraîné par une aptitude naturelle et par l'exemple d'un frère aîné qui promettait de devenir un naturaliste de premier ordre. Les deux frères parcoururent d'abord les environs de Paris, recueillant tout ce qui avait rapport à la botanique, à la minéralogie, aux fossiles, et réunissant ainsi les premiers matériaux de ces collections devenues si vastes et si célèbres. Quelques années après, des intérêts d'une autre nature les conduisirent en Angleterre, où ils s'arrêtèrent quelque temps, avant d'aller faire en Écosse un plus long séjour.

Édimbourg, l'Athènes du Nord, attirait à cette époque les regards de toute l'Europe par l'éclat de son enseignement scientifique et littéraire. Dugald Stewart y faisait fleurir l'étude de la philosophie, Hume et Robertson y écrivaient l'histoire, Playfair y professait la mécanique, la géologie, et Adam Smith y posait les premières bases d'une science encore toute nouvelle : l'économie politique. C'est auprès de ces maîtres habiles, qui devinrent plus tard leurs amis, que les deux frères venaient puiser les éléments des sciences physiques morales, et de ces hautes connaissances qui ont pour objet les sources de la force et de la richesse des nations. Deux ans après, d'autres études les appelaient dans le comté de Lancastre,

où l'industrie britannique inaugurait ses brillantes destinées, et où venait de se révéler au monde l'un des plus admirables instruments de la puissance de l'homme.

C'était l'époque où une fièvre d'innovation, un mouvement universel de régénération sociale agitait tous les esprits. Tandis que l'Amérique songeait à conquérir son indépendance et que la France préludait à une révolution politique, une autre révolution, celle de l'industrie, commençait à s'opérer en Angleterre. Trois ouvriers, hommes de génie, imprimaient une étonnante impulsion à la filature et à la fabrication des tissus, tandis que James Watt appliquait à leurs appareils la machine à vapeur qu'il venait de perfectionner. Le spectacle de cette activité intelligente, d'une liberté amie de l'ordre, et surtout de l'esprit d'association, se mêlant à tout ce mouvement industriel, frappa d'admiration les deux jeunes savants, qui déjà songeaient à rapporter dans leur patrie ces trésors de connaissances et d'observations, lorsque les événements qui se pressaient en France les arrachèrent à ces curieuses recherches. Force allait être à tout homme d'énergie de renoncer aux études pacifiques pour prendre part à ces événements, qui, en ébranlant toutes les bases de l'édifice social, devaient changer à la fois les institutions, les lois, les idées et les mœurs. Les deux frères revinrent à Paris, empressés d'offrir à la patrie le concours de leurs lumières et de leur dévouement.

Étienne Delessert avait embrassé avec franchise les

principes de la révolution de 89. Ses fils l'imitèrent avec l'ardeur naturelle à leur âge. L'aîné, proscrit pour avoir héroïquement combattu en faveur de l'ordre et des lois dans les rangs de la garde nationale, passa en Danemark et de là en Amérique, pour y fonder une maison de commerce, et y succomba prématurément aux atteintes de la fièvre jaune. Benjamin s'enrôla dans l'armée active et fut dirigé sur Meulan, où deux compagnies d'artillerie étaient chargées, sous la direction du colonel Grobert, d'essayer un nouveau système d'affûts. Un incident, qui trouve ici sa place naturelle, caractérise d'un trait la nature généreuse du jeune soldat. Une pauvre femme, âgée, infirme, est renversée par un gendarme qui traversait la place au galop, foulée aux pieds de son cheval et blessée grièvement. Instruit de l'accident, M. Delessert arrive chez la malade : après quelques paroles d'intérêt et d'encouragement, il lui fait envisager la position du gendarme, pauvre comme elle, désolé du malheur dont il est cause et que des poursuites achèveraient de perdre. Il la presse, la console, et finit par lui laisser sa bourse, en lui faisant promettre de renoncer à toute recherche contre l'auteur involontaire de ce triste accident.

Détaché momentanément du régiment d'artillerie, pour devenir secrétaire du représentant Lacroix, il eut plus d'une fois l'occasion d'arracher d'intéressantes victimes aux fureurs de l'esprit de parti. Lorsqu'on admire la belle avenue qui fait face, du côté de Paris, au château de Versailles, on ne se doute guère

que c'est à M. Delessert qu'on en doit la conservation. On allait abattre ces beaux arbres sous le plus vain prétexte, quand il prouva que le bois n'en valait rien pour faire des affûts de canon et qu'ils pouvaient au besoin servir à la défense de la ville.

Au moment de quitter Meulan, la compagnie dans laquelle il servait comme simple artilleur, ayant à pourvoir à l'élection d'un capitaine, le choisit pour son chef à l'unanimité. Peu de temps après il marche à la frontière, il s'élève en grade, il devient aide de camp du général Kilmaine, il fait avec distinction les campagnes de l'armée du Nord; il se fait remarquer aux siéges d'Ypres et de Maubeuge. Il commandait par intérim la citadelle d'Anvers, lorsqu'un incendie éclata dans un bâtiment voisin de la poudrière. La terreur s'empare des soldats; M. Delessert fait aussitôt fermer les portes de la citadelle; la garnison, forcée de sauver la place ou de périr, se rue sur l'incendie, et, animée par l'intrépidité de son chef, elle parvient à conjurer une immense catastrophe.

La guerre un moment suspendue, la piété filiale le ramène à Paris. Son père, longtemps détenu comme suspect, n'avait échappé à la mort que par une circonstance providentielle. Il le retrouve malade, frappé de rhumatismes contractés dans les prisons. Le jeune officier abandonne la carrière militaire, où il se fût certainement illustré, pour entrer dans une voie plus modeste, mais où l'estime et la considération générale ne devaient pas tarder à le suivre. Il remplace son

père comme chef de la famille, il prend les rênes de ses affaires, il relève ses entreprises et ranime leur activité : il avait alors vingt-trois ans.

Peu d'années lui suffirent pour se placer au premier rang parmi les négociants de la capitale et de la France. Une précoce réputation d'habileté, de prudence et d'intégrité l'éleva, bien jeune encore, à toutes les fonctions, à toutes les dignités que peut décerner le commerce. Il devint successivement juge consulaire, membre de la chambre et du conseil général du commerce, régent de la Banque de France : honneur exceptionnel qu'il obtint à l'âge de vingt-neuf ans. Sa connaissance profonde des affaires, une intelligence rapide, une équité sévère lui donnaient une grande prépondérance dans les conseils. Son autorité comme son exemple contribuèrent puissamment à répandre ces habitudes de loyauté, de prudence et de sagesse qui distinguent si honorablement le commerce français, dont il fut lui-même, pendant plus d'un demi-siècle, l'un des plus dignes représentants.

Mais en même temps une pensée intime, ardente, préoccupait son esprit généreux. Il méditait les moyens de venir en aide aux classes indigentes, alors en proie à une cruelle disette. Rumfort venait d'imaginer ses soupes économiques. On s'était empressé à Genève de mettre en pratique le système de l'ingénieux philanthrope. Un jeune savant que les frères de M. Delessert avaient connu en Suisse, et qui alors habitait Paris, lui parla des succès obtenus. Augustin-Pyrame Decandolle et M. Delessert, deux noms bien chers depuis à

la science, s'associent dans une même pensée de charité et de dévouement. Ils font venir les plans de l'appareil de Rumfort, ils le font exécuter sous leurs yeux et se mettent à distribuer eux-mêmes aux indigents des rations alimentaires. Dans la première année, on distribua 20,000 soupes économiques; dans la seconde, 164,000; dans la troisième, plus d'un million et demi. Ce fut là le point de départ de cette longue carrière de bienfaisance qui, pour M. Delessert, s'étendit au delà du tombeau. Telle fut aussi l'origine de la société philanthropique, qui elle-même créa les dispensaires, et qui seconde encore si puissamment aujourd'hui les efforts de la charité publique. M. Delessert, nommé dès le principe trésorier de cette société, s'attacha à en régler l'administration, à y établir l'ordre, l'économie, et chaque année, en rendant compte des résultats obtenus, il signalait les difficultés qui restaient à vaincre et les perfectionnements à pratiquer.

Tant de zèle et d'aptitude le désignait naturellement à l'administration des secours publics. Aussi fut-il appelé, dès la fondation, au conseil général des hospices, où il siégea pendant plus de quarante ans. Là il rencontra pour collègues des hommes que la conformité des vues et des sentiments rendit bientôt ses amis. Larochefoucault-Liancourt et Mathieu de Montmorency devinrent pour lui ce qu'avaient été, à la société philanthropique, Chaptal, Dupont de Nemours, Degérando et Pastoret; heureuse et noble association dont la charité était le principe et les besoins du pauvre

l'objet commun ! C'est dans ces communications intimes que M. Delessert émettait ses idées d'amélioration applicables aux masses populaires, qu'il élucidait les plus hautes questions de philosophie pratique, et développait cette suite de vues et de mesures à la réalisation desquelles sa vie eut peine à suffire : les écoles mutuelles, le régime des prisons et des hospices, les salles d'asile, l'abolition de la loterie, la suppression de la ferme des jeux, l'administration des enfants trouvés, enfin, la fondation des caisses d'épargne, qui devait couronner ce vaste ensemble de travaux et de bienfaits.

Tous ces plans recevaient successivement leur exécution, sans nuire aux développements de ses entreprises personnelles. Son activité prodigieuse, son habitude du travail, son esprit d'ordre et de suite suffisaient à tout ; et tandis que l'administrateur semblait se dévouer tout entier aux besoins d'une population souffrante, le négociant, le financier ne perdait pas de vue un moment les intérêts généraux du commerce et de l'industrie. On était alors dans les premières années du Consulat; il s'agissait de relever le crédit public, de soutenir le travail des manufactures, d'équilibrer la production et la consommation ; il fallait en même temps suppléer à des matières ou à des produits que la guerre ne permettait plus de tirer de l'étranger. Le commerce fit dans ce but d'admirables efforts. Napoléon, voulant s'entourer des lumières de la science et de l'industrie, réunit dans ses conseils Monge, Chaptal et Berthollet à Oberkampf, à Ternaux

et à Delessert. On proposa de soutenir la lutte avec le commerce britannique ; on prohiba le coton et les toiles tirées de l'Inde, les encouragements furent prodigués, les armes françaises ouvrirent de nouvelles routes aux matières premières, et aux produits de nouveaux débouchés; le génie industriel fit des prodiges; Rouen, Mulhouse, Saint-Quentin s'y distinguèrent à l'envi; d'immenses ressources surgirent comme par enchantement, et la fabrication des tissus de coton, qui existait à peine à la fin du dernier siècle, prit un essor qui depuis ne se ralentit plus.

De cette époque datent les perfectionnements d'une industrie qui, aujourd'hui, suffit non-seulement aux besoins de la France, mais exporte une masse énorme de produits confectionnés, et qui, loin de redouter aucune rivalité étrangère, porte jusque sur les marchés de nos voisins des tissus d'une perfection supérieure et d'un prix moins élevé.

Mais un peu plus tard une nouvelle lutte devait s'établir sur d'autres points : il fallait suppléer à la disette de tous les produits que la France tirait ordinairement des colonies. Tandis que l'on s'efforçait de remplacer, par les productions indigènes, l'indigo, le coton, les bois de teinture, les drogues exotiques, on se souvenait que Margraff avait démontré la présence du sucre dans la betterave, et qu'Achard avait indiqué les moyens de l'en extraire. Déyeux, Chaptal, Barruel se mettent à l'œuvre; on imagine, on perfectionne les procédés, et, grâce aux efforts combinés de la science, du gouvernement et des capitalistes,

les expériences de laboratoire ne tardent pas à prendre les proportions d'une vaste, nouvelle et brillante industrie.

M. Delessert avait, depuis 1801, élevé à Passy une raffinerie dans laquelle il avait non-seulement mis à profit les récentes conquêtes de la science, mais où il avait appliqué avec bonheur ses vues sur la moralisation des ouvriers. Il lui appartenait mieux qu'à tout autre de s'occuper de la fabrication du nouveau sucre : il entreprit de cultiver en grand la betterave; il perfectionna le mode d'extraction; il établit à Passy une manufacture modèle, et en éleva successivement vingt autres dans diverses localités.

Napoléon alla visiter ses ateliers : il fut émerveillé des résultats, et, de sa main, sur ce champ de bataille du génie manufacturier, il décora à la fois dans la personne de M. Delessert l'industriel et le savant. Il fut aisé dès lors de prévoir les destinées d'une industrie qui, à l'heure qu'il est, fournit à la France le tiers de sa consommation, qui a modifié nos rapports internationaux, changé le système de culture des colonies, celui de notre propre sol, et qui, probablement, parviendra quelque jour à résoudre sans effort un immense problème de politique et d'humanité.

Mais ce n'est pas là que l'on devait s'arrêter. Pour donner plus d'élan à cette activité commerciale, il fallait le concours d'une association générale des savants et des industriels français. Telle est la pensée qui donna naissance à la société d'encouragement,

dont la fondation fut discutée et arrêtée dans le salon de M. Delessert. Institution vraiment nationale et patriotique qui, depuis cinquante ans qu'elle existe, a rendu d'immenses services à l'industrie, à la science, aux arts économiques, et dont M. Delessert, l'un de ses premiers fondateurs, fut pendant longues années l'un des vice-présidents.

Ainsi, tandis que nos armées soutenaient au dehors l'honneur du nom français, d'autres champions combattaient à l'intérieur pour la prospérité commune, pour l'avancement des sciences et le progrès des arts. Cependant la guerre devait avoir son terme. Après une lutte incessante d'un quart de siècle, l'Europe tout entière se souleva contre la France. Notre gloire militaire, si longtemps débordée sur les nations étrangères, reflua, mais intacte, vers son point de départ. Une invasion, un changement de dynastie, des divisions intestines avaient servi de prétexte à des désordres que tous les hommes de cœur et d'énergie étaient appelés à contenir. En 1814, M. Delessert fut placé à la tête d'une légion de la garde nationale de Paris; il concourut avec résolution et courage à maintenir l'ordre et le respect des lois. C'est vers cette même époque que s'ouvrit pour lui la carrière politique. Aux Cent-Jours, il fut élu membre de la chambre des représentants. Un mois plus tard il allait, avec quelques autres chefs de la milice civile, engager Louis XVIII à conserver les couleurs nationales : proposition qui lui valut une disgrâce; mais dès l'année suivante la ville de Paris l'en dédomma-

geait en le choisissant, à une majorité immense, pour l'un de ses députés.

Son habileté pratique, sa rare intelligence des affaires l'élevèrent bien vite à la hauteur de ses nouvelles fonctions. La situation était grave; les finances étaient épuisées; le désordre avait pénétré dans l'administration; il fallait relever le crédit, réorganiser l'armée, changer le système des impôts, ranimer la confiance publique : M. Delessert prit la part la plus active à la solution de tous ces grands problèmes; il vota la suppression des abus de toute nature, il réclama la publicité des actes administratifs, l'égale répartition des charges, l'économie dans tous les services. Loin de demander la réduction des impôts, qui eût encore appauvri le trésor, il provoqua l'achèvement des routes, des canaux, des monuments, afin de ranimer le travail, la circulation des capitaux, et de faciliter la rentrée des taxes publiques.

Exempt d'ambition personnelle, indépendant par caractère, animé d'un profond sentiment de droiture et d'équité, M. Delessert fit partie, à toutes les époques, de la fraction libérale et modérée de la chambre élective. Plein de confiance dans le triomphe du bon sens et de la vérité, il savait attendre le moment favorable au succès de ses espérances. En même temps qu'il repoussait les tentatives d'une politique rétrograde, il résistait aux innovations imprudentes, et appuyait, de quelque côté qu'elles se produisissent, les mesures qui lui semblaient empreintes de justice et de sincérité, mais surtout celles qui avaient un ca-

ractère de loyauté généreuse. Un ministre, qui pendant l'exil n'avait cessé de tourner ses regards vers sa patrie, venait de rendre au pays un éminent service, en usant de son influence auprès des souverains alliés pour faire réduire d'un milliard la rançon de la France et abréger de deux ans la durée de l'occupation. M. de Richelieu était sans fortune; M. Delessert le signala à la reconnaissance nationale, et fit voter en sa faveur 50,000 francs de rente, dont M. de Richelieu s'empressa aussitôt de faire donation aux hospices de sa ville natale.

M. Delessert prenait rarement la parole sur les questions purement politiques; mais, dans les questions de finances et d'administration, son autorité était puissante, parce qu'il était homme de lumières et d'expérience. Il avait pour principes que, si, dans les circonstances critiques, on peut se montrer généreux et hardi, dans la prospérité il faut être économe et prudent; qu'en temps de paix on doit ménager la contribution foncière, première source de la richesse publique, et accroître le produit des contributions indirectes; enfin, que l'État doit toujours donner le haut exemple de la fidélité à ses engagements. C'est dans ce but qu'il pressa la liquidation et le solde de l'arriéré, qu'il vota le payement immédiat des fournitures, qu'il proposa le maintien des pensions et des petits traitements, qu'il s'opposa à la conversion des rentes, et que, dans les premières années de la Restauration, il proposa un crédit de trois millions destiné à compléter la dotation des simples légionnaires.

Mais son vrai domaine était les questions de bienfaisance et de charité publique; il professait cette opinion que la générosité qui s'étend sur les classes populaires les moralise par le bienfait, et les relève par la reconnaissance. Tout ce qui se rattache à cet ordre d'idées trouvait en lui un promoteur actif et un ardent soutien. Nous venons de voir tout ce qu'il fit, tout ce qu'il obtint en faveur de la réalisation de ses nobles vues. Toutes ces mesures, il en avait reconnu l'efficacité à l'avance par l'épreuve qu'il en avait faite dans une sphère plus restreinte et sous l'inspiration de sa générosité privée. C'était comme les pièces diverses d'un vaste système dont il poursuivait le développement et l'application avec la persévérance qui caractérise tous ses actes, et qu'il songeait déjà à résumer dans une fondation devenue sa pensée dominante et par la suite son plus beau titre de gloire.

M. Delessert fut appelé sept fois à la chambre élective : il en fut deux fois vice-précédent. Député de Paris de 1817 à 1823, et de Saumur de 1827 à 1842, ses travaux législatifs embrassent un espace de vingt-cinq années. Que de services rendus au pays dans une aussi longue carrière parlementaire! Lorsque la ville de Saumur lui retira son mandat, loin de témoigner aucun mécontentement de cette ingratitude, il n'y répondit que par un bienfait. En 1844, après une inondation dont cette ville avait beaucoup souffert, il souscrivit pour une somme importante en faveur de ses malheureux habitants.

Sa politique, toujours ferme et sincère, était celle des Camille Jordan, des Foy, des Casimir Perrier, des Royer-Collard. Économe et généreux, sévère et impartial, il sut toujours se maintenir dans cette ligne honorable tracée par la justice, le devoir et le patriotisme. Ce n'était pas l'orateur véhément dont la brillante faconde subjugue une assemblée surprise et émue; c'était l'homme d'État pratique, éclairant toutes les questions des vives lumières de son expérience; sa parole positive et grave, son élocution sans recherche, mais lucide et incisive, s'emparait des esprits par le seul ascendant de la raison et de la vérité; ses opinions, toujours remarquables par la logique et la franchise, quelquefois par la verve et l'éloquence, l'étaient surtout par la dignité et par l'accent d'une sincère conviction.

Ce n'était point assez pour une âme ardente et accessible à toutes les idées élevées que les soins d'un commerce immense, les services de toute nature rendus à l'administration et les graves travaux de la politique; M. Delessert trouvait encore du temps à consacrer à des occupations plus intimes, à l'étude des sciences, qui marquent chacun des pas de la perfectibilité humaine, et au culte des arts, dont le charme poétique compense ce que la vie a trop souvent d'aride et de positif. Déjà possesseur de richesses précieuses en histoire naturelle, il résolut d'étendre ses collections afin de rendre plus large et plus facile l'étude de cette belle science. Son activité, sa mémoire et l'esprit d'ordre qu'il appliquait aux petites comme

aux grandes choses le rendaient éminemment propre à réaliser cette pensée. On sait qu'il avait puisé le goût de la botanique dans l'exemple de sa mère. Le premier noyau de ces collections, aujourd'hui si célèbres, était un petit herbier préparé pour sa sœur par les mains même de J.-J. Rousseau, et que sa famille conserve encore avec un soin religieux : il y réunit d'abord les plantes qu'il avait recueillies avec son frère Étienne dans leurs herborisations et leurs voyages. Cet herbier modeste s'enrichit plus tard de quelques acquisitions, d'un assez grand nombre de plantes qu'il reçut du Japon, de l'Inde, du Cap, de Ceylan, et prit peu à peu les proportions d'une sorte de musée botanique, déjà remarquable par le nombre et le choix des objets qu'il réunissait.

Une autre circonstance avait donné un nouvel élan au goût de M. Delessert pour l'histoire naturelle : c'était sa liaison avec M. Decandolle, devenu depuis l'un des premiers botanistes de l'Europe ; une pareille intimité ne pouvait manquer de développer en lui l'amour de cette science, sa position particulière favorisait d'ailleurs l'accomplissement de son projet de musée scientifique. Les gouvernements ne songeaient point alors à faire servir à l'avancement des sciences les voyages de long cours. Mieux éclairé aujourd'hui, on attache des savants à toutes les expéditions lointaines ; et même des expéditions purement scientifiques ont pour mission d'aller explorer les contrées les moins connues pour en rapporter les productions. On conçoit combien ces rapprochements entre les produits des cli-

mats les plus divers doivent profiter à l'histoire naturelle. C'est ainsi que s'est récemment développée une branche importante de l'histoire du règne végétal : la géographie botanique, qui, en étudiant l'influence du sol et des agents extérieurs sur les plantes, leurs instincts, leur mode de dissémination, leur répartition sur la surface du globe, a éclairé en même temps plusieurs points de physique générale, de météorologie, et jeté de vives lumières sur la physiologie des végétaux.

Les immenses relations de M. Delessert lui fournissaient mille occasions de recueillir de nombreux matériaux de cette nature. Il en profita et n'hésita point à augmenter sa collection par l'acquisition de plusieurs herbiers célèbres, tels que ceux de Lemonnier, Commerson, Labillardière, Desfontaines, Michaux, Burmann, Thunberg, Ventenat, Palisot de Beauvois, Thuillier, Lambert et une foule d'autres. Il alla plus loin, et voulut y réunir une bibliothèque spéciale de botanique. Il rassembla tous les ouvrages connus sur cette science, et ce vaste dépôt, il l'ouvrit aux hommes studieux avec une libéralité dont notre pays et peut-être notre âge n'offrent aucun autre exemple. Ce musée privé, supérieur par sa richesse à la plupart des collections nationales, devint comme un centre de communications scientifiques et le rendez-vous des botanistes du monde entier. Pendant un demi-siècle, à travers les vicissitudes des gouvernements, la préoccupation des affaires, les fonctions publiques auxquelles il se livrait avec tant de zèle et d'assiduité,

M. Delessert ne cessa jamais de travailler à l'extension de ses galeries scientifiques. Que d'efforts et de sacrifices a dû coûter la réalisation de cette noble pensée! Quels secours une fondation accomplie avec tant de constance et de désintéressement a fournis à l'avancement de la science, et quelle reconnaissance elle appelle de la part de tous les naturalistes sur la mémoire vénérée de son auteur!

La conchyliologie partageait avec la botanique les prédilections de M. Delessert. Ces deux sciences furent bientôt représentées dans ses collections de la manière la plus étendue et la plus complète possible. L'herbier contient aujourd'hui 86,000 espèces et plus de 250,000 échantillons, classés avec un soin et dans un ordre parfaits. Il réunit plus de deux cents herbiers spéciaux : en sorte que la plupart des plantes proviennent directement des auteurs mêmes qui les ont décrites ou nommées pour la première fois. Dans une salle séparée se trouve une collection de fruits, de graines, de bois et d'objets de curiosité rapportés par une multitude de naturalistes voyageurs. La bibliothèque botanique, bien supérieure, dans sa spécialité, à celles de la Bibliothèque nationale et du Muséum, renferme plus de 6,000 volumes, écrits dans toutes les langues, et la plupart enrichis de précieuses figures. Elle est la plus nombreuse qui soit au monde, la plus remarquable par le choix et la magnificence des ouvrages qu'elle contient. Parmi ces derniers, on remarque les belles publications auxquelles M. Delessert a concouru lui-même et dont sa pré-

voyance généreuse a pris soin d'assurer la continuation et l'achèvement (A).

La galerie conchyliologique est la plus riche qui existe. Elle réunit la collection de Dufresne, celle de Lamarck, qui a appartenu au prince Massena, et qui contenait elle-même celles de madame Bandeville, de Sollier de La Touche et de Castellin, la collection du colonel Teissier et une multitude d'autres pièces recueillies à force de soins ou acquises à grands frais. Elle renferme plus de 60,000 coquilles appartenant à 25,000 espèces, dont plus de 1,200 n'avaient jamais été décrites ou figurées. Les échantillons les plus remarquables ont été reproduits dans un grand ouvrage publié par les soins et aux frais de M. Delessert. Cette collection splendide est accompagnée également d'une bibliothèque spéciale de conchyliologie, moins étendue, mais presque aussi complète que celle de botanique.

Et que l'on ne pense pas que M. Delessert se bornât à servir les sciences par de vastes largesses, sans les cultiver lui-même et les avancer par ses propres travaux. L'histoire naturelle ne fut d'abord pour lui qu'un délassement, qu'une occasion de se rapprocher des savants et de poursuivre des études, des goûts de famille auxquels se rattachaient les plus vifs souvenirs; mais il prit bientôt pour la science une véritable passion, et il s'y livra avec ardeur. Il ne cherchait pas à en perfectionner les théories, il n'en poursuivait pas les détails les plus difficiles, du moins ceux qui exigent du temps et de l'assiduité, mais il aimait à en

suivre les progrès généraux, à lire les récits des voyageurs, à prévoir et à mettre à profit les applications qui pouvaient s'y rattacher. Sa mémoire, qui classait avec la même méthode les idées et les choses, ne lui laissait rien ignorer de ce qui surgissait de nouveau dans la science. Une correspondance très-étendue le mettait en rapport avec les savants de tous les pays, son musée était devenu comme le répertoire universel des archives scientifiques; et l'Académie des sciences, à laquelle M. Delessert appartenait depuis plus de vingt ans comme associé libre, n'était bien souvent au courant des voyages de découvertes que par les fréquentes communications qu'elle recevait de lui (B).

Des sciences aux arts la liaison paraît naturelle, et pourtant rien n'est plus rare que de trouver réuni dans la même personne le goût prononcé des unes et des autres. Quel heureux délassement toutefois des études scientifiques que le culte des arts, et quel appui, quelles ressources fournit à ceux-ci la marche progressive des sciences, surtout des sciences naturelles! N'y a-t-il pas, en effet, mille points de contact entre cette belle étude et les arts du dessin? Ces plantes où l'élégance des formes le dispute à l'éclat des couleurs, ces coquillages splendides arrachés aux profondeurs des mers, ces brillants insectes, fleurs volantes qui peuplent et animent nos jardins, n'offrent-ils pas à la peinture de délicieux, d'innombrables modèles; et, lorsque la rigueur des saisons nous prive au dehors de cette joie de nos regards, ne sommes-nous pas heureux d'en retrouver la riante image dans la décoration

de nos demeures et dans tout ce qui nous environne? Que serait la poésie des arts si, outre les sujets qu'elle demande à l'histoire, aux sentiments ou aux passions humaines, elle ne puisait pas de nouvelles inspirations dans les scènes si variées de la nature, et des ressources inépuisables dans la reproduction des merveilles que de toutes parts elle offre à notre admiration?

La galerie de tableaux de M. Delessert était l'une des collections privées les plus riches et les mieux entendues. Là encore, dans le choix des sujets, se révélaient le goût éclairé de l'amateur, la pensée du philosophe et les secrets penchants de l'homme de bien. Après s'être élevé par la contemplation des chefs-d'œuvre des grandes écoles, après avoir admiré les toiles de Raphaël, de Murillo, de Mignard, de Rubens, de Van Dyck, de Rembrandt, de Girodet, l'esprit passait avec charme à ces scènes intimes dues au pinceau de Gérard Dow, de Greuze, de Metzu, de Van der Heyden, de Miéris, de Meissonier, de Boissieux, de Bonnefons, l'œil se reposait sur les paysages de Claude Lorrain, de Ruisdaël, de Demarne, s'arrêtait avec bonheur sur les scènes champêtres de Paul Potter et de Berghem, ou sur les guirlandes fleuries de Van Huysum et de Saint-Jean. Plus loin, des aquarelles rappelaient les sites pittoresques de la Suisse et des Alpes, patrie de sa mère, et une suite de dessins lithographiques, que M. Delessert avait provoqués par un concours, représentait les diverses phases d'une vie livrée soit au travail, soit au désordre. Près de là enfin le *Panharmonicon,* orchestre automate, dernier

chef-d'œuvre de Maëlzel, charmait l'oreille par l'exécution de quelques chefs-d'œuvre de l'art musical, et complétait solennellement la série des merveilles réunies dans ce musée artistique.

Voilà comment M. Delessert usait d'une fortune si dignement acquise. « Un riche sans libéralité, disait-il souvent, est un arbre sans fruit. » Richesse oblige; car les capitaux stériles paralysent l'industrie, tarissent l'une des sources de la fortune publique, et l'épargne, qui partout ailleurs est une vertu, devient chez le riche une sorte d'atteinte à la richesse commune. Mais qu'il faut de tact et de sagesse pour conserver des goûts simples au milieu de tous ces trésors, pour se livrer à la passion élevée des arts sans rien retrancher aux secours réservés à l'indigence, pour discerner le point qui sépare la parcimonie de la prodigalité, et un goût réel, sérieux, éclairé, de ce dilettantisme fastueux uniquement fondé sur la fantaisie ou la vanité! Une grande fortune devient presque une gloire quand elle est ainsi le fruit de l'intelligence, de la probité, du travail, et qu'on en sait faire un si noble emploi.

Oserons-nous parler d'un patronage plus direct et plus intime, de ces secours destinés à consoler d'un insuccès l'estimable auteur de quelque bon livre; de cette main libérale tendue parfois, de si loin, à d'intrépides missionnaires de la science, ou de si près, à des hommes d'intelligence auxquels manquaient seuls les éléments matériels de leur gloire? La bienfaisance a sa pudeur, surtout quand elle risque d'atteindre des

susceptibilités respectables; celles du savoir et du génie. A Dieu ne plaise que nous cherchions à soulever le voile qui enveloppa tant de belles et touchantes actions, que la modestie de leur auteur a mis tant de soin et de délicatesse à dérober à tous les regards!

Mais sa sollicitude généreuse ne s'arrêtait pas à ces nobles infortunes. Sa préoccupation constante, les efforts les plus soutenus de sa commisération avaient surtout pour objet le sort des classes populaires. M. Delessert aimait sincèrement les hommes. Loin d'admettre, avec quelques dangereux sophistes, un antagonisme inévitable entre les rangs extrêmes de la société, il les regardait au contraire comme naturellement appelés l'un vers l'autre dans les vues sublimes de la Providence. Comment croire, en effet, que l'inégalité des conditions soit un caprice du sort, un simple jeu de la fortune, quand on la voit exister dans tous les siècles, chez tous les peuples, à toutes les périodes de l'histoire de l'humanité, et comment n'y pas reconnaître plutôt un dessein arrêté dans la pensée de Dieu, un moyen d'éprouver les uns par leur courage à supporter les souffrances, les autres par la spontanéité de leurs mouvements de compassion? Dans cette vue toute providentielle, la classe qui manque du nécessaire est attirée vers celle qui possède du superflu, comme l'enfance réclame la protection de l'âge mûr, comme le sexe le plus faible demande un appui au sexe le plus fort, tandis que le riche est appelé vers l'indigent par le sentiment de la commisération : double instinct de sympathie qui

rapproche celui qui donne, par le plaisir de faire le bien, et celui qui reçoit, par l'effusion de la reconnaissance.

Dans notre ordre social, l'équilibre des intérêts ne saurait reposer uniquement sur la garantie des droits. L'alliance entre le fort et le faible est un principe bien autrement élevé et fécond. Dans la société comme dans la famille, le plus fort doit au plus faible secours et protection; mais il lui doit aussi les conseils et le bon exemple. L'indigence de l'âme est-elle donc moins funeste que celle du corps, et l'aveuglement de l'esprit moins fatal que la faim? La bienfaisance se borne trop souvent à donner, sans relever le malheureux dans sa propre estime. Si l'indigent ne connaît pas la main qui lui donne, il est porté à regarder le secours comme une chose due; or, quand le secours est réclamé comme un droit, tout lien moral se trouve rompu entre le bienfaiteur et l'obligé : tandis que la charité, cette fille divine du christianisme, qui apporte plus qu'un don, mais qui prodigue en même temps les consolations et les conseils, resserre au contraire ce lien de sympathie; l'aumône qu'elle répand n'humilie plus celui qui la reçoit, car en lui donnant d'une main, de l'autre elle lui indique la bonne route et les moyens assurés de se passer de secours.

Après avoir mûrement réfléchi sur la condition humaine, M. Delessert avait reconnu que toute amélioration sociale, tout progrès de la civilisation repose, après le sentiment religieux, sur la triple base du travail, de la prévoyance et de la moralité; que le bien-

être doit toujours se développer parallèlement avec l'instruction, et que la misère, pour fuir à jamais le toit du pauvre, doit en être éconduite par l'activité, les bonnes mœurs et l'économie. L'aisance une fois répandue dans la famille à l'aide du travail, il reste deux objets à poursuivre : élever l'âme du travailleur en le moralisant, et lui inspirer la prévoyance; c'est-à-dire l'économie en vue de l'avenir.

Telles étaient les vues qu'il développait d'une manière si lucide dans la conversation, dans les conseils, et que, dans les dernières années de sa vie, il résuma dans un écrit modeste, destiné à diriger les hommes généreux dans le meilleur emploi de leur fortune[1]. Il y passe en revue toutes les institutions qu'il serait utile de fonder dans ce but. Il les divise en trois catégories : les établissements consacrés à l'instruction élémentaire; ceux qui développent le goût de la tempérance, de l'épargne et de la bonne conduite; enfin ceux qui sont destinés à soulager les maladies, les infirmités et la misère. S'emparant de l'ouvrier à son entrée dans la vie, il étudie successivement les secours et les bienfaits que peut mettre à sa disposition la charité publique ou privée : pour l'enfance, les crèches, les salles d'asile, les écoles primaires, où s'acquiert une éducation pratique, sage et modeste, « où l'on enseigne à honorer Dieu, à respecter ses parents, ses magistrats, à obéir aux lois, à aimer l'ordre, à être utile aux autres et à son pays ; »

[1] Cet écrit est intitulé *Fondations qu'il serait utile de faire.* Brochure in-8°, de 16 pages.

plus tard, l'apprentissage d'un métier, les encouragements et les récompenses propres à soutenir les progrès dans la voie du bien. Arrivé à l'âge adulte, il faut l'exciter à devenir laborieux et prévoyant. Voici l'âge de l'activité et de la force, l'époque des devoirs graves et impérieux. C'est alors que l'ouvrier probe et intelligent peut, à l'aide d'une légère épargne, se ménager, à lui et à sa famille, des ressources pour un âge plus avancé. L'ordre et l'économie répandront autour de lui l'aisance pour le présent, la sécurité pour l'avenir. Il peut s'élever de la condition de simple ouvrier à celle de chef d'atelier ou de manufacture. Enfin, si la maladie ou des revers imprévus viennent à paralyser ses efforts, si l'arrière-saison de la vie se présente chargée d'infirmités ou de besoins, les maisons de retraite, les dispensaires et les hospices ouvrent un asile à sa vieillesse et s'efforcent d'adoucir l'amertume de ses derniers jours.

La sympathie de M. Delessert pour les hommes de labeur s'explique non-seulement par ses instincts bienveillants, mais encore par ses propres goûts, ses aptitudes, son amour pour le travail (C). Ce qui l'intéressait surtout en leur faveur, c'est la part immense qu'ils prennent à ces progrès de l'industrie qui répandent incessamment le bien-être dans les classes les plus élevées comme dans les plus humbles, et dont ils sont parfois les derniers à jouir; c'est aussi qu'il trouvait en eux ce ressort d'énergie qui triomphe tôt ou tard de la mauvaise fortune, cet élan de générosité qui les rend l'appui naturel de l'infirmité et de la vieillesse :

tandis que dans le mendiant, il ne voyait que la misère égoïste d'un lâche; et dans l'aumône qu'un bienfait trop souvent stérile et mal appliqué.

Il ne suffisait pas de faire prévaloir dans l'opinion ces vues providentielles, il fallait les mettre en pratique et prouver leur efficacité à l'aide de l'expérience. Voilà l'œuvre à laquelle M. Delessert se dévoua, et qu'il poursuivit durant toute sa vie, sans négliger un seul des moyens qu'il crut propres à l'accomplir. Son premier acte fut cette énorme distribution de secours alimentaires, à laquelle il présida pendant une longue crise de misère publique. Il vit bientôt qu'il fallait aller plus loin : il songea au travail, le premier de tous les auxiliaires, et il en donna l'exemple. Il se fit manufacturier, industriel; il ouvrit des ateliers, il éleva des fabriques. En même temps, il assujettit ses ouvriers à une sage discipline, il les éclaira en tournant leurs idées vers l'ordre, la tempérance et l'épargne. Les succès ainsi obtenus sur une échelle restreinte, il voulut les étendre, et c'est dans ce but qu'il concourut à la fondation de la société d'encouragement. Convaincu d'ailleurs que les progrès de l'industrie sont liés à ceux des arts et des sciences, il créa des collections, des galeries, un musée; il encouragea les savants et les artistes. Membre, à vingt-trois ans, des bureaux de bienfaisance, à vingt-sept administrateur des hospices, puis successivement régent de la Banque, magistrat consulaire, colonel de la garde nationale, député, membre de l'Institut, il usa de ses relations et de sa haute influence pour réaliser toutes les

mesures qui se rattachaient à ses nobles desseins. Son nom se trouve mêlé à toutes les œuvres de bienfaisance, à toutes les institutions d'assistance publique ; on eût dit que, chargé d'un ministère de prévoyance et de charité, tout changement favorable dans la condition du pauvre devait être provoqué ou obtenu par ses soins, et que l'unique préoccupation de sa vie était la persévérante protection du travail et de l'infortune

Un dernier, un immense bienfait devait couronner cette longue suite d'actes généreux, c'est l'importation en France et la fondation des *caisses d'épargne*, la plus belle, à coup sûr, des institutions populaires des temps modernes : pensée large et féconde, qui semble émanée d'une source toute providentielle, tant elle est propre à ranimer dans l'âme du travailleur l'espoir et le courage, en même temps que le sentiment de sa force et de sa dignité.

La première fondation d'une caisse d'épargne remonte à l'année 1770, et eut lieu à Hambourg. Neuf ans plus tard, il s'en établissait une seconde à Berne, et une troisième à Bâle en 1792. Dès l'année 1817, il en existait déjà seize en Suisse et huit en Angleterre. L'année suivante, en 1818, M. Delessert et M. de Liancourt, après avoir étudié les statuts des caisses d'épargne de Londres et d'Édimbourg, présentaient aux administrateurs de la compagnie royale d'assurances le plan d'une fondation semblable, projet qui fut adopté sur-le-champ à l'unanimité. Deux mois après une ordonnance royale constituait la caisse

d'épargne de Paris en société anonyme, et, dès le mois de novembre de la même année, elle était en mesure de fonctionner.

M. de Larochefoucault-Liancourt avait été appelé à la présidence. Après la mort de cet homme de bien, M. Delessert, jusque-là vice-président, fut placé à la tête de l'institution. Sous ses auspices, avec l'habile coopération de ses collégues et surtout d'un agent général d'un rare mérite, la caisse de Paris devint un modèle d'administration et de comptabilité. Cependant, à mesure que ses progrès se développaient, il fallut prendre quelques dispositions nouvelles, dont M. Delessert eut le plus souvent l'initiative. Afin d'obtenir un intérêt des sommes déposées, on avait songé d'abord à les placer dans les fonds publics et à remettre aux déposants les rentes achetées : mais le minimum des inscriptions étant alors de 50 fr. de rente et les dépôts étant souvent inférieurs au capital de cette somme, M. Delessert obtint du trésor la création de petites coupures qui rendirent les achats plus faciles. Plus tard, il obtint que les livrets et les registres fussent exemptés du timbre; enfin, en 1837, il fut rapporteur de la loi qui autorisait la caisse des consignations à recevoir les fonds déposés et à en opérer le placement.

Le succès des caisses d'épargne commençait à dépasser même les espérances des fondateurs. Plusieurs départements s'étaient empressés d'en établir de semblables. Bien que la caisse de Paris servît de type à toutes les autres, elle était imitée ailleurs avec plus

ou moins d'exactitude. C'est pour donner à l'institution un appui légal, pour en étendre les bienfaits, et afin qu'elle reposât partout sur des bases uniformes, que M. Delessert rédigea le projet de loi qu'il présenta aux chambres en 1834. M. Charles Dupin fut chargé d'en préparer le rapport. M. Delessert, faisant céder toute considération d'amour-propre devant l'intérêt public, se prêta aux diverses modifications que le savant rapporteur fit subir à ses idées. Le projet, d'abord accueilli par la chambre avec quelque froideur, fut sur le point d'être rejeté. M. Delessert le défendit avec talent, avec dignité, et repoussa certaines attaques avec une sorte d'indignation qui fit rougir les opposants. Un sentiment de pudeur ramena aussitôt la question à ce qu'elle avait de sérieux et d'utile; mais la délibération fut ajournée à 1835.

A cette session, le projet, représenté au nom de MM. Delessert et Charles Dupin, fut adopté. La caisse de Paris n'avait encore recueilli que 24 millions : dix ans après, elle en possédait 112. Il n'y avait alors que cinquante caisses en activité; en 1847, on en comptait trois cent cinquante, et le chiffre des dépôts s'élevait à près de 400 millions.

Tout semble avoir été dit sur l'utilité des caisses d'épargne, et pourtant que de résultats imprévus amènent chaque jour leur développement et leur propagation! Simplement destinées d'abord à recueillir les économies du travailleur pour les mettre à l'abri des chances, des piéges de la spéculation, et même des tentatives imprudentes du possesseur lui-même, elles

montrèrent bientôt qu'elles avaient une plus haute portée, et que, si leur institution devenait générale, leur influence pourrait s'étendre non-seulement sur le bien-être, sur la moralisation des classes populaires, mais encore sur le crédit public, sur la sécurité commune et sur la stabilité de l'État.

Supérieures à tous les établissements charitables, les caisses d'épargne, à côté de leurs nombreux avantages, ne présentent aucun inconvénient. Si les hospices portent secours à la maladie et à la misère, elles dispensent d'avoir recours aux hospices; si les monts-de-piété prêtent de l'argent qu'il faut rendre avec une perte d'intérêt, elles restituent le dépôt qu'on leur a confié avec les intérêts dont il s'est accru; si les bureaux de bienfaisance distribuent des secours temporaires, les caisses d'épargne font plus, elles préviennent la détresse, préparent des ressources pour des cas imprévus et soulagent le présent avec la réserve du passé.

De tous les placements à la portée des petites fortunes, le dépôt aux caisses d'épargne est le seul qui ne soulève aucune objection. Les faibles économies sont stériles et exposées à mille accidents; les placements individuels ont leurs dangers; les tontines dépouillent les héritiers naturels; les assurances sur la vie spéculent sur la mort des coassociés. Les caisses d'épargne acceptent et font fructifier les plus petits dépôts; elles excitent au travail, détournent de la débauche et assurent l'ouvrier contre le chômage et la maladie. Rien ne redouble l'activité et l'énergie du

travailleur comme cette sécurité que donne la possession, fruit de l'économie : l'économie, cette seconde providence du pauvre, qui se complète par la pensée de l'épargne, en prévision de l'avenir. L'aisance qui en est le résultat resserre les liens de famille, rend l'homme plus prudent et plus sage. Du moment où l'ouvrier possède un livret de caisse d'épargne, ce livret devient comme un brevet de moralité et de bonne conduite. L'ordre chez lui succède à l'imprévoyance, l'activité à la paresse, la tempérance à la dissipation; il se relève à ses propres yeux et se présente avec plus de confiance à l'estime de ses égaux.

Les caisses d'épargne sont pour l'ouvrier le salut de sa vieillesse; de sa vieillesse, à laquelle il ne songe pas assez : car les sociétés de secours mutuels ne sont que des compagnies d'assurance contre les maladies et les accidents, et il oublie trop l'importance de préparer à ses vieux jours une autre ressource que le pain de l'aumône et une autre retraite que les maisons de charité. Mais les caisses d'épargne ont un avantage plus prochain pour le travailleur, qui, encore dans la force de l'âge, peut, à l'aide de ses économies accumulées, s'élever chaque jour à une condition meilleure. Ceux qui n'avaient rien passent ainsi peu à peu dans la classe de ceux qui possèdent; l'homme laborieux apprend qu'en ménageant les fruits de son travail il peut devenir riche à son tour. De nouveaux éléments s'introduisent dans les rangs de la bourgeoisie, et de ceux-ci dans les rangs supérieurs; ainsi s'affaiblissent les distances et s'émous-

sent les aspérités qui existent entre les conditions, ainsi s'élève insensiblement le niveau de la richesse publique et celui de la civilisation. En même temps que les masses arrivent à l'aisance par le travail, elles s'instruisent aux affaires comme aux idées; et il ne serait pas difficile de démontrer qu'à mesure qu'une nation s'enrichit de cette manière, elle s'instruit et se moralise à la fois.

On comprend dès lors comment les caisses d'épargne peuvent devenir une garantie pour la paix publique et la stabilité du gouvernement. En associant le prolétaire par ses propres œuvres à la propriété, elles augmentent le nombre des personnes attachées à la fortune de l'État. C'est de la même manière qu'agit l'extrême division de la propriété territoriale, car la terre, comme l'a dit un savant économiste, est la caisse d'épargne de l'habitant des campagnes [1]. Tout possesseur d'un livret est donc intéressé à l'ordre. Les caisses d'épargne sont en effet le thermomètre de la sécurité générale, de l'aisance, du bien-être des masses. Tout ce qui tend à interrompre ou à suspendre les travaux s'y fait ressentir à l'instant. La peur, l'abaissement du crédit, les troubles politiques sont les seuls dangers qu'elles aient à redouter. Le choléra, en 1832, fit retirer moins d'argent que les émeutes. « L'épidé» mie, disait M. Delessert dans son rapport de 1833, » a peu attaqué les personnes qui ont des livrets à la » caisse d'épargne. Cela tient probablement à ce

[1] M. Ch. Dupin.

» qu'elles mènent une vie plus réglée et qu'elles sont » habituées à l'ordre et à la sobriété. Ce que je puis » assurer personnellement, c'est que parmi les ou- » vriers de mes fabriques, qui sont au nombre de » plus de deux cents et qui ont des livrets, aucun n'a » succombé à cette triste maladie. »

M. Delessert regardait la fondation des caisses d'épargne comme le point de départ de toute une régénération sociale. Cette conviction se faisait surtout remarquer dans les rapports qu'il présentait chaque année à l'assemblée générale des administrateurs. Ses vues, ses idées à cet égard, exposées avec cet accent de vérité, de simplicité, de justesse qui était le caractère de sa parole, ont fini par être comprises de toute la France. La pensée de l'épargne a passé dans les mœurs de la population et y a jeté de profondes racines. Une circonstance récente a montré que l'institution était à l'abri des chances les plus inattendues, et qu'elle survivrait aux épreuves les plus menaçantes et les plus terribles.

Après avoir été l'un des principaux fondateurs des caisses d'épargne et leur propagateur infatigable, M. Delessert voulut encore être leur bienfaiteur le plus magnifique. Comme dernier adieu aux enfants du peuple, et afin de les protéger même après sa mort, il détacha de sa fortune une somme de cent cinquante mille francs, divisée en trois mille livrets, qu'il chargea l'administration de la caisse d'épargne de distribuer aux travailleurs. Il savait qu'en les initiant à l'épargne, c'était les arracher à la paresse, à l'inconduite;

que son bienfait ainsi réparti servirait, comme autant de semences, à multiplier le bon grain, et donnerait lieu à plus d'une génération d'ouvriers honnêtes, prudents et laborieux.

Mais sa tâche n'eût pas été accomplie si, après avoir appris aux hommes de labeur le secret de se devoir à eux-mêmes le bien-être et la sécurité, il n'eût enseigné à tout le monde l'art de trouver en soi les éléments d'un bonheur certain et durable. Tel est l'objet d'un ouvrage, dépouillé de toute prétention littéraire, dans lequel M. Delessert rassembla tout ce qui, à ses yeux, constituait la vraie sagesse et peut contribuer à nous rendre heureux [1]. Ce n'est pas le livre d'un grave philosophe, d'un moraliste austère, c'est tout simplement un recueil de maximes et d'avis bienveillants propres à diriger, à développer un naturel porté au bien. C'est l'ouvrage d'un esprit religieux, éclairé, d'un cœur droit, d'une âme compatissante. Empreint d'une couleur naïve, toute biblique, qui rassérène l'âme et l'encourage, il respire partout l'amour de l'ordre, du travail, de la charité, de la tolérance : *guide* sûr et fidèle, car il en a fait lui-même l'épreuve durant toute sa vie. Bien que la plupart des préceptes qu'il renferme soient empruntés aux sages de tous les siècles, on pourrait en croire M. Delessert l'unique auteur, tant ils résument sa vraie nature, ses idées et presque tous ses actes. Citons-en quelques

[1] Il est intitulé *Le Guide du bonheur*. 1 volume in-8°, 2e édition, Paris, 1840.

lignes, ne fût-ce que pour ajouter à son portrait de nouveaux traits de ressemblance.

« Être bon afin d'être heureux, voilà toute la morale.

» Il est plus aisé d'être honnête homme que de le paraître.

» Heureux et sage qui se dit en s'éveillant : je veux être aujourd'hui meilleur qu'hier.

» Ne jamais faire une chose que l'on ne voudrait pas qui fût connue.

» Deux éléments de bonheur : oubli des injures et souvenir des bienfaits.

» L'amitié est le ciment de la vie humaine.

» La bienveillance donne plus d'amis que la richesse et plus de crédit que le pouvoir.

» Il faut mériter les louanges et les fuir.

» L'homme bienfaisant n'est pas celui qui donne le plus, mais celui qui donne le mieux.

» La religion et les mœurs sont les seuls moyens de prospérité pour les nations comme pour les individus. »

A côté de ces maximes destinées à ceux qui, jusqu'à certain point, sont maîtres de leur destinée, se trouvent d'autres préceptes plus particulièrement à l'adresse des travailleurs. Plusieurs de ces adages sont de M. Delessert lui-même. Le plus grand nombre est emprunté à *La Science du bonhomme Richard,* ce code de l'ouvrier, rédigé par cet ouvrier imprimeur

de Philadelphie, devenu l'un des fondateurs de l'indépendance américaine, Franklin, le plus précis et le plus lucide des philosophes comme des économistes :

« La paresse va si lentement que la pauvreté ne tarde pas à l'atteindre.

» La faim regarde à la porte de l'homme laborieux, mais elle n'ose pas entrer.

» L'oisiveté est comme la rouille, elle ronge plus que le travail n'use.

» L'industrie est le bras droit et la frugalité le bras gauche de la fortune.

» L'œil du maître fait plus d'ouvrage que ses deux mains.

» L'ordre a trois avantages : il soulage la mémoire, il ménage le temps, il conserve les choses.

» Le défaut d'ordre a trois inconvénients : l'ennui, l'impatience et la perte de temps.

» L'argent est comme le temps, n'en perdez point, vous en aurez assez. »

Voilà ce qu'enseigne cet excellent livre, en tête duquel nous voudrions ajouter cet autre adage :

« Le bien que l'on fait aux hommes, quelque grand » qu'il soit, est toujours passager; les vérités qu'on » leur laisse sont éternelles [1]. »

Il faut avoir été heureux pour oser enseigner aux autres l'art de le dévenir; mais celui dont l'âme s'as-

[1] G. Cuvier, Éloge de Tenon.

socie à l'infortune sait aussi prendre sa part du bonheur qu'il répand autour de lui. M. Delessert avait à sa portée des éléments nombreux de ce bonheur. Des frères qui l'adoraient et dont l'âme répondait si bien à la sienne, de nombreux amis, la considération, l'estime générale dont il jouissait, quel digne couronnement d'une aussi noble existence! Un seul chagrin, mais profond et amer, en avait troublé le cours, c'est la perte d'une épouse accomplie, après dix-sept années de l'union la plus parfaite. M. Delessert n'avait jamais eu d'enfants, mais ceux de ses frères devinrent les siens, et sa vieillesse en fut entourée et chérie comme l'eût été celle du père le plus tendre et le plus vénéré. Quiconque l'a connu dans sa vie intime et l'a pu voir au sein de cette admirable famille, où l'élévation de l'esprit comme des sentiments, le mérite ainsi que les vertus semblent se transmettre comme un héritage, quiconque a été accueilli dans cette demeure dont la richesse ne faisait ombrage à personne, où les objets d'étude occupaient la première et la plus belle place, celui-là peut dire si M. Delessert fut heureux et s'il ambitionnerait pour lui-même une plus large mesure de bonheur. Dans ce musée, dans ces galeries, au milieu de ces groupes de savants, d'artistes, d'hommes éclairés de tous les rangs, de toutes les nations, on admirait ce vieillard à la haute taille, aux traits réguliers, à la physionomie sereine, reflet d'une âme douce et affectueuse, faisant avec une joie naïve et modeste les honneurs de ce palais des arts, de la science et de l'industrie. La cordialité et la sim-

plicité de ses manières formaient avec toutes ces richesses une sorte de contraste qui commandait l'attachement et le respect. Qu'il y a loin de cet affable accueil et de l'exhibition libérale de tant de merveilles à l'égoïsme de certains amateurs qui ne comprennent que le sot orgueil d'une possession exclusive, et ne retirent d'autre fruit de leurs trésors qu'une admiration stupide, souvent arrachée à l'ignorance par l'importunité!

L'abord de M. Delessert était sérieux et réservé, mais sans froideur; une certaine timidité, mêlée de bienveillance, donnait beaucoup de charme à son accueil. Son cœur était aimant, son âme pleine de généreuse initiative. Il causait peu, discutait rarement; mais dès qu'il s'agissait de questions relatives à ses études habituelles, sa parole s'animait et devenait lucide, élevée, presque abondante. Son esprit était ingénieux et résolu. Il y avait dans son caractère plus de solidité que d'éclat, plus d'activité soutenue que d'élan et de passion. Quel que fût son amour pour le travail, on pourrait s'étonner de la variété des choses auxquelles il a pu suffire, si l'on ne savait que le moyen de faire beaucoup est de ménager l'emploi du temps, et que les esprits actifs trouvent le repos et puisent de nouvelles forces dans la diversité des occupations.

M. Delessert eut un mérite bien rare, celui d'apprécier sainement l'étendue, les limites de ses facultés et de s'y renfermer avec sagesse. Quels que soient les honneurs et les titres qu'il obtint, il ne s'éloigna ja-

mais de la voie du commerce et de l'industrie, la carrière de son choix, à laquelle il savait devoir tout le reste. Sa modestie était sincère. Lorsqu'un projet s'était emparé de son esprit, rien n'égalait son ardeur, sa persévérance à en poursuivre l'accomplissement; mais, dès que le succès était devenu certain, il le livrait à sa propre fortune, s'effaçait, et, laissant oublier la part personnelle qu'il y avait prise, il tournait son activité et sa haute intelligence sur d'autres sujets. Il traversa une longue vie et bien des vicissitudes publiques ou privées, sans s'écarter de l'unité de ses principes comme de la ligne droite et pure qu'il s'était tracée. Industriel, soldat, économiste, homme politique, savant, tous ses actes eurent pour mobile l'intérêt du pays, le progrès de la civilisation, l'amélioration morale et matérielle des masses. Il ne dut sa popularité ni à sa fortune, ni à l'éclat de sa parole, ni à d'autres qualités brillantes, mais à l'ascendant de son caractère, à sa bonté inépuisable, à sa droiture, à son désintéressement. Ce n'est pas à l'école du malheur, comme Franklin, Howard ou Parmentier, c'est au sein même de la prospérité et de la plus belle existence qu'il apprit à compâtir à l'infortune. Placé par ses propres œuvres dans une situation privilégiée, il ne s'attacha qu'à adoucir les inégalités des conditions et à rapprocher les rangs de l'ordre social. Voilà les vrais amis du peuple, et non ceux qui n'ont jamais fait pour lui que l'égarer en excitant ses mauvaises passions ou l'abuser par des prestiges! Essaiera-t-on de nier ces progrès évidents de la civilisa-

lion et du bien-être général, opérés par les soins de quelques hommes, sortis des rangs moyens de la société, comme pour enseigner aux autres comment on s'élève soi-même, en se rendant utile à tous? Tant d'efforts généreux seront-ils donc perdus pour les générations qui suivront la nôtre; de si nobles exemples, de si beaux résultats seraient-ils destinés à périr? Ne le croyons pas. L'envie, malgré son aveuglement, ne peut méconnaître les bienfaits dont elle profite, ni ce qu'ils ont coûté à ces hommes qu'elle hait uniquement parce qu'ils lui sont supérieurs en intelligence et en abnégation. Que signifient d'ailleurs toutes ces haines jalouses? Comme si, après tout, la somme des biens et des maux ne rendait pas souvent les fortunes égales; comme si proscrire la richesse n'était pas infailliblement généraliser la misère, et déshériter le pauvre de guides, de consolations, d'exemples et de secours!

Sentiment profond de ce qui est beau, grand et juste, piété, tolérance, amour sincère de l'humanité, tels furent les éléments, les convictions de sa belle âme : ordre et travail, indépendance et sagesse, charité, tels sont les enseignements qu'il laissa. Il ne manqua à aucun devoir, ne déserta aucune noble cause et ne fit défaut à aucune idée généreuse. Sa vie, bien que féconde en actes et en bienfaits publics, n'en fut pas moins retirée, paisible, modeste. Les derniers instants en furent admirables. Une affection organique du cœur vint le saisir au moment où l'on se croyait encore sûr de voir se prolonger cette patriarcale vieil-

lesse. Au milieu des plus vives souffrances, uniquement préoccupé de la douleur de sa famille qui recueillait avec amour ses dernières paroles, il n'exprima aucun regret, aucune plainte. Comme le juste de l'Évangile, il vit arriver la mort avec la sérénité d'une conscience irréprochable, avec le calme d'une âme chrétiennement résignée, et, confiant dans la justice divine, il alla lui soumettre l'emploi qu'il avait fait des facultés et des biens qu'il en avait reçus [1].

Ses funérailles, réglées à l'avance et par lui-même, furent simples comme l'avait été sa vie. Il fit distribuer aux pauvres l'argent que l'on eût consacré à de somptueuses obsèques : pour cortége ses parents, pour sépulture le cimetière de famille, et sur son tombeau cette seule inscription : « Il fut un des principaux fondateurs des caisses d'épargne. » Il avait la conscience d'avoir, en cela du moins, rendu un grand service à son pays.

La piété généreuse d'un ami, d'un compatriote, a voulu rendre à sa mémoire un dernier hommage. Il a voulu que la ville natale de M. Delessert, que ces lieux jadis célèbres par les luttes de l'éloquence et de la poésie [2], retentissent du simple récit de ses bien-

[1] 1er mars 1847, dans sa 74e année.

[2] C'est à Lyon que s'élevait, au commencement de l'ère chrétienne, le temple d'Auguste, où se célébraient des jenx littérairess, xnaquels Juvénal fait allusion dans les vers suivants :

Palleat ut nudis pressit qui calcibus anguem,
Aut Lugdunensem rhetor dictnrus ad aram.

faits, de ses vertus, et que la couronne destinée au front de l'orateur par cette illustre Académie, fût en même temps déposée sur la tombe de l'homme de bien dont Lyon s'enorgueillit à juste titre d'avoir été le berceau.

NOTES.

(A) Voici les plus importantes de ces publications :

1° *Icones selectæ plantarum quas in systemate universali, ex herbariis parisiensibus, præsertim ex Lessertiano, descripsit Aug. Pyr. Decandolle.* 5 volumes in-f° contenant les cinq premières centuries. Paris, 1820-1846.

2° Un cahier de planches lithographiées d'espèces rares de la Nouvelle-Hollande, avec ce titre : *Icones lithogr. plant. Australasiæ rariorum.* Petit in-f°, Paris, 1827, avec des descriptions par Guillemin.

3° *Floræ Senegambiæ tentamen,* etc., par MM. Guillemin, Perrottet et Richard. 1 volume in-4°, avec 72 planches, 1830-1833.

C'est encore à la munificence de M. Delessert que l'on doit le grand ouvrage qui a pour titre *Recueil de coquilles décrites par Lamarck et non encore figurées.* 1 vol. in-8°, Paris, 1841, avec 40 planches in-folio gravées et coloriées. Il concourut également à celui que publie M. Chenu, conservateur de la galerie de conchyliologie, sous le titre d'*Illustrations conchyliologiques.* Ce dernier ouvrage présentera un *species* général de toutes les coquilles connues, vivantes ou fossiles.

(B) La science ne pouvait manquer de payer son tribut de reconnaissance à M. Delessert en inscrivant son nom dans le catalogue du règne végétal. Deux genres botaniques lui ont été dédiés, l'un par Lamouroux et l'autre par M. De Candolle. Le premier, qui a reçu le nom de *Delesseria*, a pour type une des

algues les plus belles de la famille des floridées. Ce genre est même devenu le type d'une tribu, les *Delesseriées*, la plus élevée dans la série phycologique.

L'autre genre, nommé *Lessertia* par De Candolle, fait partie de la tribu des *Lotées*, de la famille des légumineuses. Il a été fondé sur des plantes autrefois rapportées au genre *Colutea*, dont il est un démembrement. Le *Prodrome* de D. C. en énumère dix-sept espèces.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que, contrairement aux lois de la nomenclature, tous les botanistes ont admis et respecté ce double emploi. Sprengel seul a essayé de protester, en substituant au nom donné par Lamouroux le nom barbare de *Wormskjoldia;* mais ce nom n'a été adopté par personne.

(C) Chimiste, physicien, naturaliste, homme d'atelier et de laboratoire, ses connaissances variées s'appliquaient à tout. Il a même laissé de son goût pour l'architecture un témoignage précieux. C'est un projet relatif à la reconstruction de la Bibliothèque nationale, applicable d'ailleurs à toutes les bibliothèques publiques (deux mémoires in-4°, 1835 et 1838, avec planches gravées). Il donnait à son monument la forme circulaire, panoptique, et il prouvait que cette disposition permettrait non-seulement une distribution plus commode, une surveillance plus facile, mais qu'elle admettrait un nombre plus considérable de volumes, et qu'elle procurerait une économie notable dans les frais de construction.